

Lettre de Vienne

Autor(en): **Urban, Gisela**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **10 (1922)**

Heft 154

PDF erstellt am: **18.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-257477>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

conciliantes, par leur ardeur, leur simplicité au travail, la mise en œuvre toute naturelle de leurs capacités. Et ainsi, elles ont une fois de plus démontré à l'évidence que, même dans la plus grande Assemblée parlementaire du monde, une femme se trouve parfaitement à sa place.

E. Gd.

P.-S. Nous avons eu la curiosité de faire, à l'occasion de cet article, le dénombrement des femmes venues à l'Assemblée de Genève, non plus alors comme déléguées du gouvernement, mais comme représentantes de journaux, — ce qui implique aussi certaines de ces connaissances politiques, économiques, juridiques, etc., que nous dénie nos adversaires. La presse de sept pays (Allemagne, États-Unis, Grande-Bretagne, France, Hongrie, Pologne et Russie) comptait des femmes parmi ses correspondants, au total 19. La presse suisse, il est inutile de le dire, n'avait là aucune représentante; seule la *Presse télégraphique suisse* avait envoyé, en plus d'un correspondant, une correspondante.

Le vote des femmes et la Nouvelle Société Helvétique

Nous avons relaté ici même l'important débat engagé lors de l'Assemblée générale de la N. S. H., à Schinznach, sur la collaboration de la femme à la vie publique, auquel M^{lle} Grütter et M^{me} Jomini avaient été appelées à participer comme conférencières. Les suites directes de cette Assemblée ne sont pas moins intéressantes pour nous, car ce sont maintenant les Sections locales qui reprennent pour leur compte l'étude de cette question avec le concours de femmes qualifiées. C'est ainsi que nous avons été informées de l'organisation de ces séances, entre autres à Vevey, à Baden, et le 12 novembre dernier à Coire. Sur cette dernière réunion, les détails suivants nous sont parvenus qui intéresseront certainement nos lecteurs :

Les trois sections grisonnes de la N. S. H. s'étaient mises d'accord avec plusieurs Sociétés féminines de Coire pour demander le concours comme conférencières de M^{lle} Grütter et de M^{me} Dück-Tobler. Le point de vue des antisuffragistes était représenté par le Père Gisler, recteur du séminaire; et certes, les auditeurs qui se sont écrasés en masse durant cinq heures d'horloge dans la salle du Grand Conseil ont dû avoir la vision, non seulement morale, mais matérielle, du Passé discutant avec le Présent, entre ce prêtre en robe de moine et ces deux femmes, pionnières averties de notre cause. Et c'est bien, en effet, sur le passé, sur des citations d'auteurs qui ne sont pas tous forcément des autorités ecclésiastiques, que le Père Gisler a surtout appuyé son argumentation, alors que M^{lle} Grütter a parlé en logicienne de la démocratie, et M^{me} Dück en travailleuse sociale dont les expériences peuvent faire foi. Une discussion très courtoise et très intéressante a suivi, et l'auditoire en majeure partie a manifesté sa vive sympathie pour nos idées.

réel que possible, cela est juste. Encore faut-il que ce réel offre de l'intérêt. Or, les personnages de M^{me} Kolbrunner n'ont rien qui attire la sympathie; on ne les sent pas vivre; en elle-même leur histoire n'a rien d'intéressant, et l'auteur n'a pas su, par ailleurs, nous dévoiler les fils ténus de la psychologie à laquelle obéissent ses personnages, de façon à ce que nous nous laissions prendre au jeu de cette dissection. Une certaine facilité du style ne suffit pas à pallier à ce manque de force analytique et constructive. Vraiment, les personnages de *Vertiges* nous inspirent de la commisération. Ce qu'il leur fallait, c'est : à la jeune fille, un psychiatre; à la doctoresse, une bonne cure de repos; aux deux autres, quelque saine occupation qui serve de dérivatif à des pensées inspirées par l'égoïsme et le trop de loisirs.

*Toi de Magdeleine Marx*¹ pourrait aussi bien s'intituler *Vertiges*. Mais ici, il s'agit d'une seule jeune fille. Elle passe par une série de crises à la recherche de... « Toi ». Toi, c'est d'abord elle-même, sa propre personnalité sur laquelle, rendue attentive un jour par un oncle qui lui déclare : « C'est toi que je prendrai comme sujet de mon prochain roman », elle se penche avec inquiétude. Toi, c'est ensuite — seconde étape — l'âme de celui qu'elle aime. Toi, c'est plus tard, le corps social. Toi, c'est enfin

¹ Paris, Flammarion.

Nous souhaitons que cette sympathie ne s'éteigne pas avant que soit constitué à Coire un groupement suffragiste qui y maintiendra haut et ferme le flambeau brillant de la Cause! En tout cas, l'opinion publique a paru vivement remuée, et les articles, même hostiles, publiés après coup par certaine presse locale valent infiniment mieux pour nous que le silence de plomb de l'indifférence.

LETTRE DE VIENNE

Depuis qu'a sévi la détresse économique, nos principales organisations féminines, à la fondation desquelles avaient présidé les traditions d'une bourgeoisie démocratique, ont vu peu à peu décliner la participation active de leurs adhérentes. Le ressort moral, l'intérêt qu'éveillait le progrès intellectuel et social, ont été minés par les privations. Beaucoup de membres s'enlisaient dans les soucis matériels. Le triomphe de la spéculation et d'une exploitation éhontée a contribué à ce détachement graduel des valeurs supérieures de la civilisation. Un grand nombre de femmes qui s'étaient consacrées avec enthousiasme à l'activité sociale se confinent aujourd'hui dans leur pauvre intérieur dépouillé de tout confort, et craignent le contact avec une humanité indifférente ou hostile.

Les dirigeantes de nos organisations se sont donc donné pour tâche d'arracher leurs sœurs à l'isolement, de les ramener à l'œuvre collective, de rendre à toutes les femmes la confiance dans leurs propres forces et le courage de vivre, de combattre enfin chez elles la méfiance et la pusillanimité. Ce but ne pouvait être atteint que si l'on disposait d'un foyer central de vie féminine, où les énergies mourantes ressusciteraient dans une atmosphère de chaude fraternité, et où pourrait ensuite reprendre le travail en commun.

La création d'une organisation entièrement neuve était exclue par les difficultés actuelles et la dépréciation catastrophique de l'argent. Pendant la grande campagne féministe, le « Nouveau club féminin » avait fait ses preuves de façon remarquable. Il ne se soutient plus maintenant que grâce à une cuisine populaire qui occupe toutes les forces disponibles. Il fallait donc songer à fonder une nouvelle Centrale, plus vaste, plus accessible, sans se lancer dans une entreprise dont le coût

« toi qui prêtes ton sang à une simple idée pour en faire une arche infinie, toi qui m'habites en ce moment, qui me fais vaciller, qui élève ma tête, qui coule dans mes bras comme une lave brûlante; toi dont jamais on ne sait rien, toi qu'on sent seulement, toi qui es là, toi qui continueras pour toujours après moi, Dieu, enfin, Dieu : Toi ! »

Certes, *Toi* révèle un talent d'écrivain dont — nonobstant le galimatias de certaines phrases trop alambiquées — *Vertiges* est loin d'approcher. Mais ici encore, la banalité du sujet déconcerte le lecteur. Quel problème pose à l'esprit cette histoire dont on trouverait copie conforme dans bien des vies? quelle est la question morale qu'elle soulève, le point de vue nouveau qu'elle présente? Disons-le : aucun.

Dans ces circonstances, il faut avoir le courage de s'exprimer clairement, et de ne pas s'en laisser imposer par des apparences fallacieuses : de tels livres ne sauraient prétendre à une véritable valeur. Il ne suffit pas que l'auteur témoigne d'une certaine sensibilité et d'un goût — même réel — de l'art de la plume, il faut une pensée qui guide cette sensibilité et soutienne l'effort verbal. Il faut que le lecteur, même s'il ne cherche dans un livre qu'une occasion de divertissement ou de délassément, y trouve cependant une nourriture pour son âme.

Jacqueline DE LA HARPE.

aurait dépassé nos moyens. Une heureuse initiative a facilité la réalisation de notre projet. Nous sommes tombés d'accord avec le « Club des Arts et Métiers de l'Autriche septentrionale », qui nous a confié l'exploitation de son local. Une Association a été fondée à cet effet sous le nom de « Wiener Frauenverband ». Elle embrasse le Conseil national des femmes autrichiennes, l'ancienne organisation suffragiste qui s'appelle aujourd'hui « Ligue pour les intérêts politiques des femmes » et la Ligue des ménagères.

La nouvelle Centrale, qui est extrêmement bien située, comprend une belle salle pour repas et conférences, de confortables salons de lecture et de conversation. On y peut dîner très bien et à peu de frais. Les thés d'après-midi facilitent les rencontres familières. Le local est à la disposition de tous les groupements fondateurs et l'on projette d'y organiser des réunions musicales et artistiques qui favoriseront une sociabilité réconfortante et contribueront à arracher à leur léthargie les femmes des classes moyennes, si durement éprouvées.

L'ouverture de la Centrale a eu lieu au mois d'octobre à l'occasion de la première assemblée mensuelle du Conseil national. Les fondatrices eurent la joie de voir accourir un grand nombre de participantes. Après les allocutions de M^{me} Herta Sprung, présidente du Conseil, de M^{me} Ernestine Furth, présidente de la Ligue pour les intérêts politiques des femmes et de M^{me} Freund-Markus, présidente de la Ligue des ménagères, des productions musicales ont fait oublier pendant quelques instants les pénibles préoccupations de l'heure actuelle. Quelques jours plus tard, M^{lle} Karine Anderson, journaliste suédoise, nous parlait du travail politique des femmes de son pays. Tout un programme est prévu pour cet hiver. La visite que doit nous faire Mrs Chapman Catt en est certainement le point culminant.

Espérons que les moyens de maintenir notre Centrale ne nous feront pas défaut. A cette seule condition, nous verrons les femmes de Vienne reprendre une part vraiment active à toutes les questions que soulève le mouvement féministe.

Gisela URBAN

Le féminisme en Pologne

Les femmes polonaises ont toujours pris une part importante à la vie publique et sociale de leur pays. Même avant le XVIII^{me} siècle, de nombreuses femmes ont joué un grand rôle en politique, et exercé une influence de premier ordre. Il est vrai d'ajouter que les Polonais ont toujours été disposés à partager avec la femme leur intérêt pour la vie publique et à écouter leurs avis ; l'attitude du paysan polonais est tout à fait caractéristique à cet égard, qui ne prendra aucune décision sans avoir consulté d'abord sa « baba » (vieille femme), comme il appelle son épouse — ce qui ne l'empêchera pas de la rouer de coups à l'occasion !

Mais c'est depuis l'époque des différents partages de la Pologne que les femmes ont exercé surtout leur influence. Ce sont elles surtout qui ont gardé vivante la flamme du sentiment national et patriotique, et les traits d'héroïsme et de sacrifices accomplis par elles durant les années sombres de la servitude et de l'oppression sont innombrables. Ce sont elles qui se sont faites les gardiennes, au risque d'emprisonnement, de bannissement, de dangers multiples, de la langue polonaise, la parlant à la jeunesse, qu'elles élevaient dans l'admiration de la littérature et de l'histoire nationales. Lorsqu'un mouvement général en faveur d'une éducation supérieure pour les femmes se manifesta à travers l'Europe, les femmes polonaises furent les premières à y participer, et elles rapportèrent de leurs études dans les Universités étrangères un désir plus vif de se vouer au développement de leur peuple.

Aussi n'y a-t-il pas lieu de s'étonner que, lorsque la Pologne eut reconquis son indépendance et recommencé à nouveau sa vie politique, les droits de citoyennes fussent immédiatement reconnus aux femmes. Actuellement, nous avons le même droit de vote et d'éligibilité que les hommes, et sept femmes siègent à la Diète, dont une femme de paysan. Leurs principales énergies ont été surtout consacrées aux questions sociales, notamment à la lutte contre la traite des blanches, à l'antialcoolisme, à la protection de la femme qui travaille, à la situation sociale de la femme, aux questions agricoles aussi, et elles se sont tout

D^e AGNÈS VOGEL : *Les poésies de Walther von der Vogelweide, en allemand moderne.*

Nous avons à faire ici à une thèse de doctorat présentée à l'Université de Berne par une de nos plus ferventes suffragistes suisses. C'est une étude très érudite, très fouillée, où les recherches philologiques s'enchevêtrent étroitement avec les considérations littéraires. La compétence nous fait défaut pour discuter les arguments et contrôler les citations. La documentation très vaste et très approfondie fait en tout cas grand honneur à notre savante compatriote et aux capacités féminines intellectuelles.

Avant d'entrer dans le cœur du sujet, l'auteur passe en revue les nombreuses théories auxquelles a donné lieu l'art du traducteur. Si nous rencontrons ici presque exclusivement des écrivains, des savants et des philosophes allemands, la raison est facile à trouver. La langue allemande se prête plus qu'aucune autre à la reproduction des œuvres étrangères, et leur connaissance a toujours joué un rôle prépondérant dans la culture germanique, peut-être parce que son développement a été beaucoup plus tardif que dans les autres nations européennes. Ne nous étonnons donc pas de voir les plus grands esprits de l'Allemagne : Herder, Schiller, Humboldt, Hölderlin, Schleiermacher, Goethe lui-même, s'engager dans cette voie et laisser des traductions qui sont des chefs-d'œuvre. Plusieurs d'entre eux ont en outre marqué avec finesse et profondeur les différences des conceptions dans ce domaine. C'est peut-être le grand théologien Schleiermacher qui a le mieux caractérisé l'idéal que doit se proposer l'interprète de l'étranger.

Jusqu'à quel point la forme de l'original peut-elle être reproduite ? La prose est-elle admissible quand il s'agit d'une œuvre poétique ? Le traducteur doit-il se prêter à des concessions pour faciliter la lecture, même aux dépens du caractère national et individuel, ou s'efforcera-t-il avant tout d'introduire le lecteur de plein-pied dans le monde

nouveau que représente l'auteur étranger ? Jusqu'où ira la liberté de l'interprétation ? Quelles sont les conditions qui qualifient le mieux pour ce travail ? Sera-t-il jamais possible de trouver l'équilibre parfait, l'harmonie idéale entre une œuvre littéraire et sa transposition dans un idiome qui ne correspond ni à son esprit ni à ses formes de langage ? Autant de questions que se sont posées les génies que nous venons de nommer et qu'ils ont creusées pour trouver la solution. A leur suite, beaucoup d'écrivains de talent — jusqu'aux plus modernes — ont étudié le problème. S'ils ne sont pas arrivés à l'unanimité d'opinion, ils ont cependant jeté beaucoup de lumière sur le sujet et enrichi la littérature de traductions d'une fort belle tenue.

Nous avons insisté un peu longuement sur cette première partie qui est d'un intérêt général. Les chapitres qui suivent sont consacrés aux tentatives qui ont été faites pour rendre en allemand moderne l'œuvre du plus grand poète lyrique du Moyen-âge allemand, le Minnesänger du XIII^{me} siècle, Walther von der Vogelweide. Les essais ont été peu nombreux et souvent peu réussis. Le XVIII^{me} siècle était par trop le prisonnier de la convention pour retrouver un contact bien vivant avec la poésie médiévale. Le romantisme — Tieck, Schlegel, etc. — en sut mieux respecter les traits caractéristiques, grâce à son culte de l'archaïsme. Mais ce n'est que plus tard, sous l'influence de l'illustre germaniste Jacob Grimm et du poète Uhland, que le vieux Minnesänger a été vraiment compris et mis à la portée du public littéraire. Dans son adaptation, Karl Simrock, le traducteur des Niebelungen, a su unir une fidélité scrupuleuse à un sentiment esthétique très affiné. Il a réussi dans ce que l'auteur de notre thèse, en concluant, désigne comme le but auquel doit viser toute traduction : retrouver et reconstituer dans son intégrité primitive la relation entre la forme et le contenu. La connaissance approfondie des deux langues, bien qu'indispensable, ne suffit pas pour obtenir cette maîtrise, il y faut encore cet élément mystérieux : l'inspiration.

C. HALTENHOFF.